Document généré le 28 jan. 2025 17:27

Liberté

Touché

Nicolae Popescu

Volume 31, numéro 2 (182), avril 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60489ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Popescu, N. (1989). Touché. *Liberté*, *31*(2), 36–38.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NICOLAE POPESCU

TOUCHÉ

Man et Pa se sont encore disputés aujourd'hui. Je ne sais pas comment tout a commencé. D'habitude, ils discutent et après, ils crient. Mais cette fois, ç'a été différent. J'avais été réveillé par les pas de maman. J'ai traîné un peu au lit puis, quand j'ai entendu papa aller chercher son journal, je me suis levé. J'ai fait le tour de la maison, en me grattant le dos. Il n'y avait pas de soleil dans les grandes fenêtres du salon. Je suis entré dans la salle de bains au moment où mon père revenait. Selon son rituel matinal, je savais qu'il allait s'installer à table et ouvrir sa presse du samedi. Je terminais ma toilette quand j'ai entendu ma mère crier. En pyjama et pieds nus, j'entrai vite dans la cuisine. Personne ne parlait. Maman réorganisait le contenu du frigidaire pendant que papa disparaissait derrière le journal. Je haussai les épaules et pris place à table. Papa baissa son journal. Il me dit qu'il ne voulait pas me voir tout nu à table. Qu'à mon âge, il fallait s'habiller. Je lui répondis que j'étais en pyjama. Il me dit que j'étais nu. Soupirant fort, je pivotai sur ma chaise et pris le chemin de ma chambre. À peine entré, j'entendis les voix de mes parents reprendre dans la cuisine. Ils avaient des choses à se dire. Les voix me parvenaient assourdies. La colère seule les enflait. J'enfilai vite une robe de chambre devenue trop petite pour mes neuf ans et

---

Né en 1964 à Montréal, Nicolae Popescu étudie à l'Université McGill.

revins à la cuisine. La discussion cessa. J'allais me rasseoir quand maman me demanda de retourner dans ma chambre. Je la regardai, puis je regardai papa. J'agrippai le revers de ma robe de chambre. Maman dit qu'il ne s'agissait pas de cela. Elle me dit de retourner à ma chambre. Je lui dis que je n'avais pas mangé. Elle me répondit que je mangerais plus tard. Je sortis de la cuisine, fis semblant de regagner ma chambre et m'accroupis dans le couloir. Il y eut un moment de silence. Puis mon père parla. Aussitôt, ma mère l'interrompit et lui chuchota nerveusement de se taire. J'entendis résonner un coup de poing sur la table.

— Personne ici ne va me faire taire...

Ce fut le silence. J'imaginais maman, ses gros yeux, un index posé sur les lèvres, l'autre pointant papa, lui intimant silencieusement l'ordre de se taire. J'entendis papa se lever. Je reconnus les pas de maman qui recula.

— Je t'en prie...

Puis il y eut un bruit sec qui claqua dans la maison. Ensuite, maman sortit de la cuisine et me surprit. Elle se troubla un instant en me voyant accroupi, adossé au mur, la bouche ouverte. J'aurais voulu me précipiter sur elle. Mais avant que j'aie pu bouger, elle baissa la tête et s'en alla. Je n'attendis pas que papa réapparaisse. Je retournai à ma chambre, m'habillai chaudement et sortis.

Il faisait gris et frais. Je me dis que je m'en irais au parc. Les mains dans les poches, je me mis en marche. Lorsque j'y arrivai, le parc était désert. J'en fis le tour plusieurs fois. Il faisait de plus en plus froid et humide. Mais je ne voulais pas rentrer. Après un temps, deux figures apparurent en bordure du parc. Elle venaient dans ma direction. Je retraitai jusqu'à un banc et, après avoir essuyé la buée, je m'y assis. Les deux figures approchèrent encore et je les reconnus. C'était des voisins, deux frères. Ils avaient apporté un ballon de football. Ils jouissaient, dans le voisinage, d'une réputation de sportifs. Ils faisaient beaucoup de choses ensemble. Ils s'arrêtèrent au milieu du parc, s'éloignèrent l'un de l'autre puis mirent le ballon en jeu. Je les trouvai un peu ridicules, ce samedi matin,

avec leur beau ballon gonflé. Il n'y avait pas un enfant dans ce parc, seulement eux et leurs cris. Le plus vieux marqua un touché. En se dandinant, il retourna à son côté du terrain. Il remit le ballon en jeu. Ce fut au tour du plus jeune de facilement contourner son frère et de marquer. La partie était assez monotone. Moi-même j'aurais pu rendre le jeu plus intéressant. Les frères s'arrêtèrent. Ils conférèrent au centre du terrain puis regagnèrent leurs positions, en hochant de la tête d'un air décidé. D'un coup de pied le ballon s'envola. Je vis alors que les frères avaient convenu de jouer avec contact. Le plus vieux agrippa le chandail du cadet et tenta sans succès de le faire tomber. Lorsque ce fut au tour du plus jeune de contrer, il se laissa entraîner par son frère jusqu'à la zone des buts, comme un sac de patates. Le ventre me fit mal. Je me rappelai que je n'avais pas mangé. Je serrai les dents. Je ne prêtais plus attention à mes voisins quand un cri me fit sursauter. Je vis le plus vieux, le ballon collé sur le ventre, courir à la rencontre du plus jeune. Il le chargea avec force. L'autre résista comme il put. Les deux tombèrent après le choc. Le cadet jura. L'aîné avait échappé le ballon. Les deux roulaient en gémissant sur le gazon mouillé. Après un moment, ils s'immobilisèrent sur le dos, sans se regarder, les yeux vers les nuages. Le ballon avait roulé à une certaine distance. Je leur tournai l'épaule. Je me mis à pleurer. Je sentis que tout allait maintenant changer.